

1977

2

ENSEMBLES DELIRANTS DELIRANT ENSEMBLE

Journées de réflexion sur les psychoses à Bordeaux, janvier 1977.

Inédit.

Wo es (geschlagen) war soll Ich (geliebt) werden
 Qui aime bien chat(ou)ille bien.

Ils aiment leur délire comme eux-mêmes
 (Lacan : Le désir et son interprétation, 30.05.59, p.627).

Pour introduire mon thème je vous ai préparé un argument qui constitue un programme que je doute pouvoir le réaliser devant vous. Par la perte qui lui est donc constituante mon propos d'aujourd'hui consistera en la reprise d'un certain nombre de points de l'enseignement de Lacan qui, à mon avis, passent la barrière de la clinique, points que je livre à votre réflexion. Depuis le temps que Lacan joue à "trou où es-tu, qui es-tu, que fais-tu?" il convient d'interroger ce qui à partir du trou phobique ce déchire pour échapper aux destins que constituent le refoulement, d'une part, la sublimation, d'autre part.

Ce déchirement peut nous conduire à des révisions déchirantes auxquelles nous convoque le dire lacanien (c'est du moins mon sentiment), et qui provoquent encore (après en avoir provoqué au moment où Lacan a voulu introduire une première fois son séminaire sur les Noms du Père), des rejets massifs, en raison même du changement radical de notre optique sur la psychose qu'ils entraînent.

Par delà de la question de l'existence même de la psychose (et Maud Mannoni ne va-t-elle pas jusqu'à dire qu'il y a « peut-être des psychotiques », dans une interview récente publiée dans *Ornicar* ?) et celle de savoir si le psychotique est le même lorsqu'il se transfère de l'hôpital psychiatrique en un autre lieu (le cabinet du psychanalyste ou l'École Freudienne), il y a le sentiment profond qui s'ancre dans la langue à l'égard du fou d'où il convient de repartir pour sonder le préjugé fondamental dont il est l'objet.

Du fait "qu'il ne tourne pas rond," on déduit rapidement qu'il "en a un grain" et, sans plus penser au pourtant célèbre grain d'hellébore, on se dit que quelque chose doit se bloquer quelque part, ou plutôt que "ça débloque", en se dépêchant de procéder à cette négation du désir, à cette réduction à l'organique commune à l'obsessionnel, pour dire qu'il a « le cerveau fêlé ». D'où il est aisé de voir dans cette fellation cérébrale l'effet d'un mésusage, sinon la marque de quelque punition divine.

En suivant toujours cette pente de la commune évidence, les psychanalystes disent également que le psychotique est quelqu'un à qui il manque quelque chose. Qu'il a raté sa *Bejahung* ou qu'il sombre dans la *Verwerfung*, dans la forclusion d'un signifiant qui fait trou dans le réel. Côté psychiatres, le psychotique s'inscrit dans le registre déficitaire : ils dénoncent, notamment chez le fou paranoïaque, la fausseté du jugement, la tendance immodérée à l'exagération, l'illogisme et les rationalisations défensives, la perversion de la pensée et du sentiment, et j'en passe.

Il serait trop long de faire l'historique des apports successifs de l'enseignement de Lacan en matière de psychose depuis sa thèse jusque ce qu'apportent comme précision les développements récents de la théorie des noeuds, en passant par les notions de paranoïa d'autopunition, de moment fécond et de forclusion du Nom du Père comme signature de la psychose.

C'est pourquoi je me contenterai de relever quelques remarques en passant, censées démontrer que si le psychotique, en effet, ne tourne pas rond le névrosé n'a que trop tendance à tourner en rond. Ce qui devrait nous inciter à nous interroger sur le fait de savoir si le prétendu illogisme du psychotique ne serait pas en train de changer de camp.

Les questions que pose Lacan à propos de Joyce: "était-il fou? que croyait-il? jusqu'où il croyait?" corroborent ses préoccupations déjà antérieures quant aux relations de la folie à la raison, de ce qu'il en est de l' "entendement" du sujet, "du surgissement de l'ellipse comme n'étant pas indigne du lieu dont prennent leur nom les vérités dites supérieures" (E.797), « des rapports du refoulement à la ruse de la raison » (E.810).

A cette dimension fondamentale du signifiant de pouvoir s'annuler (Séminaire du 25-4-1958, sur les Formations de l'inconscient) s'ajoute le fait de devoir se fermer sous forme d'anneau. Mais les choses se précisent lorsque Lacan nous chante (Séminaire du 15.1.1974 sur *Les non-dupes errent*) que :

"le savoir masculin chez l'être parlant est, irrémédiablement une erre. Il est coupure amorçant une fermeture, justement celle du départ. C'est pas son privilège mais il part pour se fermer et c'est de ne pas y arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir. Ce savoir masculin chez l'être parlant c'est le rond de ficelle. Il tourne en rond. En lui il y a de l'Un du départ, comme trait qui se répète d'ailleurs sans se compter et de tourner en rond il se clôt sans même le savoir".

De là à se demander si la façon de ne pas tourner rond du psychotique a quelque chose à faire avec un savoir féminin il n'y a qu'un pas, une décision (*Entscheidung*), que certains n'ont pas hésité à franchir (W. Granoff, *La pensée au féminin*, p.455) :

"ce qui a trait à la vie, à la conservation et plus précisément à celle que Freud appelle la *Seelenleben*, la vie de l'esprit, se paye d'un prix dont on va enfin connaître la limite. Et sa proximité déjà notée avec la psychose, ce prix étant l'énoncé erroné (*falschen Aussage*.) "

On me pardonnera ici mon insistance à citer Lacan, mais cela semble s'imposer là où je vous conduis à contre-courant et où seule l'évocation de quelque saint protecteur peut vous encourager à quitter la rampe de l'évidence.

Il y souffle, en effet, ce vent d'agressivité que connaissent ceux qui ont franchi la neuvième porte séfirotique, qui s'ouvre sur le prétendu chaos de la chose. Ce vent suppose pour le névrosé le franchissement d'un certain nombre de défenses qui le protègent de l'implacable logique de la connaissance paranoïaque.

Ces défenses s'illustrent d'une "stagnation formelle" (E.111) parente de la structure de la connaissance humaine dont la connaissance paranoïaque est une des plus archaïques. Son renforcement, avec les méconnaissances croissantes que cela suppose dans le moi, conduit à ces "identifications aliénantes" (E.145) que refuse le psychotique (demandez à Wittgenstein, dans son *Tractatus*, ce qu'il pense du concept d'identité) faute de pouvoir leur faire crédit.

Pour le dire clairement, la normalité chez le névrosé relève de la propriété qu'est la sienne de fermer les yeux sur une foule d'inconséquences logiques, de failles dans la réalité, moyennant quelques symptômes, quelques erreurs, quelques dénégations, qui présentent la dette dont il devra s'acquitter pour pouvoir vivre tout simplement. En échange de certaines créances/croyances il dispose de quoi faire de nécessité vertu à l'aide de ces trois clefs que sont le phallus symbolique, le phallus imaginaire et le phallus réel. Clés par quoi se ferment les trois dit-mensions : réel, imaginaire et symbolique dans l'ordre de la lévogyrie, par exemple. En quoi le psychotique s'inscrit en faux par son refus d'au moins une de ces clefs.

Le psychotique souffre donc de n'avoir pas tore. C'est là où le tore démontre sa "coupabilité" (L21 11/12 1973) que le névrosé éprouve la fragilité d'une consistance dont la mise en défaut provoque l'irruption de l'angoisse, angoisse que le névrosé transforme en culpabilité.

Il est hors de question d'ébaucher ici-même le tour de tous ces collages, de toutes ces métaphores, de toutes ces formations de l'inconscient par lesquelles le névrosé sacrifie la logique sur l'autel de sa tranquillité d'esprit, en puisant dans l'arsenal de la langue de quoi réaliser l'imaginaire, de quoi imagineriser le symbolique, de quoi symboliser le réel, à sa guise, faisant de ces emprunts autant de rencontres, autant d'événements que de dits ambigus construits sur le modèle des mots à sens contraires de Freud et dont la forme développée est de l'ordre du proverbe.

Parmi les différentes illustrations possibles de ma thèse je choisis d'examiner ce qu'il en est d'un dire, d'un proverbe, d'un événement qui viendra fonctionner comme prémisse, voire comme axiome, dans une suite logique de propositions susceptible de se fermer en raison même de la duplicité de l'énoncé de départ.

L'idée m'en est venue en contemplant la figure qui accompagne dans *Scilicet 6/7* le texte d'une série de conférences données par Lacan sur le continent américain. Pour vous remettre en mémoire cette figure, ce noeud, je vous ai apporté de quoi le fabriquer, nommément trois consistances sous la forme de trois cadres, tels qu'on les utilise à l'intérieur des ruches, et c'est donc avec votre assistance laborieuse que je construis ce noeud borroméen où il se démontre que chacune des consistances peut englober l'autre, la dominer et la comprendre en quelque sorte, avec ceci en plus qu'il s'établit une circularité qui fait que si la blanche domine la bleue, celle-ci domine la rouge qui à son tour domine la blanche. Il est possible que Lama Govinda n'ait point pensé à cela dans ses méditations. Par contre, les soufis nous ont, eux, légué cette belle formule de la cause qui serait effet de son propre effet, définissant ainsi cette circularité des causes qui pour le névrosé a valeur d'encyclique. Ce noeud, c'est l'amour, ce Nom du Père qui permet au névrosé de jouer au jeu de mourre dont il est dupe, alors que le psychotique, lui, se refuse à tremper dans ce fric-frac, ou alors tout au plus par dérision.

Prenons donc un tel fantasme, un tel axiome, sous la forme du « on bat un enfant ». Sa forme développée serait : « Là où c'était (battu), là dois-je comme sujet (aimé) advenir. Ce que suggère déjà, le mi-dire du proverbe: « qui aime bien châtie bien ».

Qui ne va pas de soi mais semble tout de même normalement acquis par l'enfant de manière fort précoce, puisqu'à entendre Lacan il saurait (dès le berceau) faire la différence entre une brutalité et une punition (E.515). Il précise ailleurs (E. 126) qu'un assentiment subjectif à la signification de la punition est nécessaire.

Or, comment donner son assentiment à quelque chose qui se présente avec toutes les caractéristiques d'une contradiction logique, puisqu'on essaie de vous faire admettre (et généralement on y parvient à merveille) qu'un coup de bâton ça vous fait du bien.

Je connais ainsi, de par ma pratique, une foule de sujets qui ont eu le plus grand mal du monde à se colleter avec cette sorte de logique et c'est faute d'avoir pu y adhérer au sens de la *Bejahung* que certains se sont trouvés exclus des vivants, tel ce Schreiber, dont Madame Gastoriadis-Aulagnier a pu dire (dans son livre sur *La Violence de l'Interprétation*) quelque chose qui aurait pu lui faire franchir, à elle, un pas et s'interroger sur le pourquoi de son propre refus de la notion de phallus, par exemple. Voici ce qu'elle dit (p.1601) :

"Quand Schreber décrit la langue fondamentale comme un langage archaïque et puissant, caractérisé par sa richesse en euphémismes, et quand, pour l'illustrer il choisit en exemple : « récompense voulant dire punition », on est en droit de penser qu'il résonne à ses oreilles le souvenir confus d'une première série de significations par lesquelles on l'avait obligé à définir l'éprouvé par son contraire : ce que Schreber découvre comme une particularité du langage de Dieu c'est l'« ineptie » d'un terme qui désigne par son contraire ce qu'il prétend nommer".

Je vous laisse le soin de retourner au texte de Freud pour ce qui est de la façon dont il diversifie la démarche psychotique à partir de l'énoncé fondamental "Je l'aime", réservant le temps de parole qui m'est imparti pour vous dire quelques mots sur le délire. Ce qu'on n'aime pas on le déchire et c'est ce que fait le psychotique avec un certain nombre d'énoncés, dont les lambeaux le renvoient à son propre déchirement et à son propre morcellement corporel et donc à un certain mode de l'espace d'où la continuité serait exclue. Le psychotique se trouve ainsi livré à un certain réel que le névrosé imagine et apprivoise en projetant sur lui le mode de l'espace qui lui est propre, mode arguésien, mode harmonique, qui fait du réel ce lieu autre susceptible d'être mis en correspondance avec les choses de la réalité selon les plus pures traditions de l'occultisme. C'est donc à une névrotisation, à une tentative de "guérison" qu'il y a lieu d'attribuer chez le psychotique et le borderline ce recours à la pensée occulte, présente à travers le divinement de la pensée et son anticipation dans le syndrome d'automatisme mental, classique depuis de Clérambault ¹. De ce même ordre d'explication relèvent certaines crises qui jettent le sujet psychotique dans la confusion, l'angoisse et la culpabilité névrotique.

Ici j'aimerais traiter du problème de savoir à partir de quel âge un enfant est-il capable de délirer, au sens de la psychose s'entend, par opposition à la démence.

L'accession à l'âge de raison semble exigible en pratique, comme en témoignent les cas d'éclosion de délires fort élaborés chez des sujets réputés débiles profonds se produisant tardivement, après la puberté. Sept ans étant classiquement le seuil habituel de cette accession nous sommes en posture de nous demander ce qui du point de vue de la structuration de l'espace et du temps chez l'enfant intervient juste avant et qui conditionne son aptitude à délirer.

Jean Piaget sera ici notre guide avec son protocole classique d'exploration de l'aptitude de l'enfant à saisir la notion de simultanéité (notion faut-il le dire périmée depuis Einstein et écartée par Lacan au profit de celle de synchronie).

C'est le test de ces deux bocaux remplis d'eau et rendus communicants par un tuyau que l'enfant apprend à manipuler, en veillant à la continuité des modifications qui interviennent, aux équilibres du liquide successivement obtenus, qu'il doit noter puis reconnaître. L'important c'est de savoir qu'avant l'âge de sept ans l'enfant se fout de cette continuité qui, par conséquent, ne prend sa nécessité que des postulats inculqués à l'école. Point qui reste à démontrer mais qui serait indicatif de la subordination de la structure de l'espace à la fonction de l'écrit.

Battre c'est déjà écrire sur le corps et c'est dans l'après coup de l'apprentissage de l'écriture que ce corps d'enfant peut se trouver en panne d'un signifiant par quoi signifier son intégrité et dès lors courir le risque d'une désintégration inopinée. C'est là que le phallus s'avère bien utile pour symboliser le désir, même s'il faut pour le trouver penser à la possibilité de « passer par le chat », comme le démontre l'observation de A. BAUER intitulé « Essai d'approche psychanalytique de l'autisme infantile » (LEF, n°11).

Là où Andrée, l'héroïne de cette observation, est appelée à passer par l'identification au désir animal, celui du chat, comme Charles son grand père paternel capucin/qu'apu-d-sein, Joyce, lui, est nécessité par ce qui ne cesse de s'écrire, à savoir son nom.

Le psychotique se heurte à une identification impossible, à une médiation improbable qui fait de lui le médium, ou encore le média de l'immédiat. Il est ici des degrés que j'aborderai volontiers pour ma part par une phrase que j'ai forgée à cet effet, où vous ne manquerez pas de remarquer d'entrée en jeu la façon dont une certaine négation se déplace pour ne porter effectivement que sur le dernier terme de la phrase. Plutôt qu'une phrase à rallonges c'est donc à une série de phrases isolables que nous aurons affaire, en retranchant chaque fois un terme à l'énoncé type suivant: « Je ne suis pas né d'un père satisfaisant pour ma mère ». Telle qu'elle est dans son entier cette phrase colle assez bien à la problématique de l'hystérique. A l'interrompre après "satisfaisant" nous l'obsessionnalisons déjà nettement. A l'arrêter après « père » nous rentrons dans le registre de la père-version. Quant au "je ne suis pas né" on peut le situer à la charnière entre phobie et transitivity. A amputer davantage notre énoncé il est clair que nous courons le risque de rencontrer des problèmes d'identification où pourtant la présence du "pas" ou simplement celle du "ne" pèsent de tout leur poids syntaxique. Le psychotique aurait-il des problèmes de syntaxe? C'est ce que Lacan démontre dans le cas Schreber. Mais ce dernier n'est pas le seul à en avoir. Il suffit pour cela d'interroger le dyslexique, qui a des difficultés certes mais sans pour autant donner dans l'aphasie. Si pour nous il est clair qu'il y a des rapports entre la syntaxe grammaticale et la syntaxe sociale il n'est pas évident que pour le psychotique ce rapport, comme tout rapport en général, ait quelque pertinence. Si certains schizophrènes privilégient les seuls rapports en miroir, comme le suggère Ignacio Matte Blanco, il en est d'autres qui ne semblent pas faire créance à la notion même de rapport, signant par là, dans l'ordre des rapports sociaux, leur mécréance.

Pour qu'il y ait rapport au sens de la proportion il faut qu'il y ait trois termes au moins en présence [cf. chez Charles Sanders Peirce la triade: Representamen, Interprétant, Objet]. Or, c'est cette mise en jeu du nombre trois qui signifie l'assomption du Symbolique.

Trois comme le nombre minimal d'axiomes qui régissent l'espace arguésien [L15 20.03.68, p.17], espace dans lequel se meut le névrosé mais qui n'est absolument pas acceptable pour certains sujets. Il est, en effet, des sujets pour lesquels cette guerre de Troie n'en finit pas dès lors qu'aucun 'non' ne vient couper le flot des guerriers qui jaillissent tels des projectiles du flanc du cheval du même nom. Rien ne vient tarir ce flux de crottes, d'astudés, d'objets 'a', que produit le discours du Maître, qui n'est que le Maître de cette culture analphabète que nous décrivent Gualtiero HARRISON et Matilde CALLARI GALLI dans leur ouvrage *Ne ligere, ne scrivere*, paru chez Feltrinelli. Qu'on puisse y lire le type d'ordre fasciste qui règne dans l'inconscient nous incite à en approfondir la logique.

C'est ici qu'il y aurait lieu d'introduire la remarque que faisait Lacan à Claude Rabant, lors de ses conclusions du congrès sur l'enseignement, remarque relative au clivage qu'introduit le signifiant au sein de la jouissance, autrement dit l'effet produit par la présence d'un signifiant, la présence de l'Un du trait unaire, au niveau d'une foule, en ce qu'il permet d'en faire un ensemble,

En ce point de mon parcours je situerai quelques notes d'ordre pratique. Il m'est arrivé de dire, à Cerisy la Salle en particulier (en 1976), que l'analyste n'opère, et en particulier sur cette foule d'organes et de fonctions dont semble être constitué le psychotique, que par le biais de la structure qu'il induit par sa propre introduction comme signifiant, comme semblant.

Comme semblant de consistance sans plus. Sans plus d'exigence, ce qui veut dire qu'il la ferme. C'est la position que lui assigne le discours analytique. Il n'est pas sans savoir que lorsque se déchaînera le discours du Maître sa place dans ce discours sera celle de l'astudé, autrement dit celle de celui qui ne comprend rien. C'est au prix de cet inconfort, auquel l'analyste sera toujours tenté de se soustraire par quelque activisme sous le premier prétexte venu (notamment le reproche qu'on fait aux analystes de leur "attentisme"), c'est donc à ce prix que le sujet psychotique a une chance de venir à l'existence. Là où ça était (statue de sel) Je dois (comme vivant) advenir. Aucune préoccupation pédagogique ne prévaudra contre cela qui a une chance de faire bouger le psychotique de sa position [de cyberobjet] d'objet de transfert institutionnel. C'est à ce prix, à moins qu'un autre volontaire de sa famille ne vienne le relayer à ce poste de bouc émissaire que le psychotique cessera d'incarner la mêmété, l'immutabilité, l'idéal stylite dont nous autres névrosés avons tellement besoin pour vivre normalement. Ce qui se trouve transmis dans les cas où cette stratégie que je décris réussit, et c'est là mon délire, c'est de l'ordre d'une aptitude à faire sans, sans horizon, sans même raisonner sur l'impermanence des choses, de se passer de cet idéal stylite, et, pourquoi pas de l'Autre tout simplement.

Mais si le style c'est l'Autre, peut-on alors vraiment se passer de l'Autre ?

Ma réponse sera oui. A condition de lui laisser tout loisir de mé-dire. Et puisque j'ai fait surgir cet horizon, cette limite qui sépare les choses terrestres et célestes, j'ajouterai que ça délire habituellement dans la proximité, dans la métonymie.

L'objet phobique est l'enforme du délire, à la rupture de cet horizon près, rupture qui est porte ouverte sur la folie et qui doit le rester selon le vœu de plus d'un parmi ceux qui ont voulu m'en faire la confiance.

Le soin que prend Lacan à établir les trajets exacts que suit le petit Hans dans Vienne vise à mettre en évidence ces centres de peur, ces points de des-irre qu'il se ménage et qui dessinent cette ligne d'horizon que Freud repère sur le fameux dessin de la girafe. Ce sont des lignes de forces analogues que dessine le psychotique autour de lieux où il se sent en sécurité et d'où il étend progressivement son champ d'activité. Chaque nouvelle accession à une position de désirant plus étendue est marquée par un dire, un événement, sans que pour autant le retrait au niveau des positions de départ soit rendu impossible. Mais en dehors de ce modèle spatial d'autres modèles de proximité peuvent entrer en fonction comme cette page de noms prélevé sur l'annuaire téléphonique, sur lesquels un sujet s'était mis à délirer, peut-être précisément parce que son nom propre aurait dû y figurer et qu'il n'y figurait pas. L'étrange dans l'affaire était que les protagonistes de son drame figuraient tous sur cette liste, liste qui établissait entre eux un voisinage au sens topologique du terme.

Sur un tel réseau de proximité on constate que là où le phobique circule long de certaines lignes de moindre peur le persécuté circule pour sa part sur des lignes de moindre tension, de moindre agressivité et c'est ainsi que ces lignes ont conduit mon persécuté de tout à l'heure à fuir loin de cette ambulance qui venait systématiquement le chercher dans le garage de la famille, chaque fois qu'il faisait un esclandre à la maison. Il allait chercher refuge dans un lieu d'asile à sa convenance, une communauté de Mormons, où il a trouvé quelque répit face aux démons qui le poursuivaient. Ces démons de minuit ou de mi-dit sont difficilement évitables dans notre monde où les emblèmes du sexe s'étalent partout avec la publicité qui en est le prétexte. Toutefois, il est des institutions, des ensembles délirant ensemble, qui, de par l'exclusion de toute référence au sexe qu'ils promeuvent, semblent exercer une influence "thérapeutique" sur ce genre de sujets harcelés, ce qui n'est pas négligeable. Ceci reste valable même si cette exclusion des symboles de la sexualité n'est pas explicite.

Ces « démons », ainsi que je les ai nommés, ont trait à l'intrusion de la référence sexuelle, et semblent pourtant indispensables au maintien de la structure psychotique. Je puis ici vous faire part de mon étonnement face au stratagème d'un tel sujet face à la menace de l'extinction de son désir. Il a réussi à surmonter l'inhibition sexuelle et l'impuissance qui mettaient gravement en péril son amour propre, et à désirer à partir d'un scénario imaginaire qu'il empruntait à un écrit. Ceci l'a conduit à une fin tragique et malheureusement ce n'est qu'après-coup que j'ai découvert le livre (de Jean Ray) dont il s'était inspiré.

C'est là que nos prétentions analytiques doivent reculer d'un cran, pour laisser la place à ce point de suspens où certains préféreront ne rien entreprendre. Quid en ce lieu d'une éthique de l'impossible?

Notes

¹ Ce que Lacan nomme « le discours de l'Autre », est ce qu'il faut prendre au pied de la lettre. C'est ainsi que l'Autre (le sens commun ou encore la *vox populi*) dit : « il y a de la transmission de pensée ». Et du moment que ça peut se dire, et que ça se dit, il doit y avoir du vrai dans un tel énoncé. Ici l'énoncé force la conviction en dépit du flou qui pèse sur l'identité du sujet de l'énonciation. Or, l'analyste devrait être précisément celui qui déjoue ce mode de chausse-trappes du dire. Dans certains cas il n'en est rien. A preuve cet extrait d'une intervention d'un analyste certifié lacanien (in : *Lacan Psychanalyste*, 1999, éditions du haSard, p.454) :

« C'était peut-être un des premiers cas que j'avais en analyse. Je parlais de ce cas à Lacan et un jour je lui rapporte le rêve de cet analysant. /.../ Cet analysant était dans le train. Un contrôleur venait lui demander son billet ... Et en lui parlant de ce rêve, m'est venue aussitôt l'idée que moi aussi je parlais à un contrôleur. Et la question se posait : l'analysant pourrait-il savoir inconsciemment que son analyste parle à un contrôleur ? Quand l'idée m'est venue, j'étais sidéré ; j'ai aussitôt posé la question à Lacan, qui m'a dit que pour lui il n'y avait aucun doute, que c'est ça qu'il appelait le discours de l'Autre /.../ cela nous confronte au transfert de l'analyste sur le contrôleur, en tant que quelque chose n'en échappe pas au savoir inconscient de l'analysant. Il faut savoir faire avec ça. »

Il est clair que 'ça' c'est un savoir occulte, et que l'analyste y croit (« Je lui fous mon billet que c'est lui la cause »). Il est sidéré et confirmé dans ses présupposés occultistes par le fait d'entendre lui revenir de l'Autre son propre message sous une forme inversée. A tel point qu'il a fait un exposé au séminaire de Lacan sur le thème du « Je sais que tu sais que je sais », ce qu'il présentait comme une grande découverte alors qu'il s'agit là d'une citation extraite du *Dindon* de Feydeau, pièce de théâtre qui date de 1850. C'était donc écrit. Doit-on en déduire qu'il n'y a pas de contingence ?

Argument

Au moment où une opinion semble prévaloir selon laquelle la psychose se trouve réduite au champ de la contradiction alors que le névrosé se tiendrait au-delà de la barrière de l'ambivalence, il conviendrait de s'interroger s'il n'existe pas d'argument cliniquement plus satisfaisant qui tracerait les lignes le long desquelles une nouvelle nosographie pourrait s'inscrire.

Il est à remarquer qu'alors que Freud et ses disciples, au temps des premiers développements de la théorie psychanalytique, ne craignaient pas d'user de la notion de culpabilité (*Schuldbewusstsein*) la nuance qu'apporte l'expression *Ich bin schuldig* implique une sorte de dette : Je suis redevable, nuance qui permet de souligner la relation de la culpabilité à la dette et donc à la Loi. Notons que les tenants de la psychologie du Moi, semblent en avoir escamoté la notion.

Cette culpabilité (refoulée dans le discours hystérique, déplacée dans le discours obsessionnel, subvertie dans la perversion) reste la pierre de touche du système névrotique. Que devient-elle dans la psychose ? La culpabilité comme cause du discours du Maître n'est-elle pas soumise aux mécanismes de la projection, de l'interprétation ou du rejet selon les formes cliniquement observables ? Volatilisée dans la manie, les délires et les psychoses toxiques elle paraît objectivée dans la mélancolie où elle n'est plus que prétexte à inventaire des commandements à transgresser.

Atomisée dans la schizophrénie, transformée en agressivité, la culpabilité, proche parente de l'erreur, intervient à l'état naissant dans la phobie au lieu où naît (n'est) le désir dans le sujet, par ce décalage (*Eine Stufe im Ich* : GW XIII 144) par quoi l'immixtion de la signifiante, de par la négativation phallique, prend la relève de l'angoisse.